

## CHIASME SPATIAL AU SERVICE D'UNE IDENTITÉ MÉTISSE DANS *GARÇON MANQUÉ* ET *MES MAUVAISES PENSÉES* DE NINA BOURAOUI

*Nasri Zoulikha*

### **Résumé**

*L'enjeu de cette réflexion est de montrer, à la lueur des deux textes autobiographiques qui forment notre champ d'investigation, en l'occurrence *Garçon manqué* (2000) et *Mes mauvaises pensées* (2005), comment Nina Bouraoui, la romancière franco-algérienne, entrecroise consubstantiellement au moyen de la figure du chiasme ses deux terres d'origine. Ne pouvant résoudre ce problème dans la réalité, l'auteure assigne à la fiction la fonction de s'offrir en échappatoire.*

### **Mots-clés**

*Identité en crise- Récit- Mise en miroir- Chiasme spatial-Métissage.*

### **Abstract**

*This reflection's challenge is to show how the author of *Garçon manqué* and *Mes mauvaises pensées* who is franco-algerian manages via the chiasmus to intertwine closely his two homelands.*

### **Keywords**

*Identitycrisis-Story-Mirroringconnection-Spatialchiasmus-Crossbreeding.*

## INTRODUCTION

Sous le titre de cette étude s'énonce l'hypothèse d'un lien entre le chiasme spatial et l'identité métisse. Le corpus qui nous servira de champs d'investigation se constitue de deux récits autobiographiques de Nina Bouraoui : il s'agit de *Garçon manqué* et *Mes mauvaises pensées* (désormais *G.M* et *M.M.P*). D'emblée, on pourrait dire que les propos tenus par les narratrices des deux romans complémentaires, que l'on identifiera dorénavant comme une et même instance, nous inspire une seule idée : être métisse, c'est porter une identité de fracture. Le terme métissage suppose en effet la coexistence d'éléments hétérogènes qui sont en perpétuelle tension. (Montadon, 9) Le métissage est une voie entre la fusion et le morcellement nous disent Laplantine et Nous. (Laplantine et Nous, 68) Mais la romancière, dont le vécu recoupe celui de la narratrice, n'est pas une femme ordinaire, elle est faiseuse de miracles et elle compte bien se servir de son don d'écriture pour reconfigurer spatialement le couple France/Algérie de telle sorte que les deux aires se fondent l'une dans l'autre. L'auteure contestataire des marquages identitaires va trouver dans la figure du chiasme la possibilité de rapprocher « deux éléments qui sont habituellement tenus pour séparés » (Dupond, 6) Nous savons, pour reprendre les propos de Pierre Cassou-Naguères, que dans le chiasme [...] deux moitiés sont reliées par une jointure. (Cassou-Naguères, 203) Or pour préserver, au nom de la nature syncrétique de son patrimoine génétique, l'unité indivisible de sa *francoalgérianité*,

l'auteure a opté pour un type de relation chiasmique qui s'articule selon les règles de la mise en abîme : tour à tour, chacun de ses pays d'origine va s'ériger en une sorte d'espace-miroir à travers lequel l'autre se donne à voir. C'est bien donc d'une confusion des territoires qu'il s'agit. Et pour les mêler indifféremment, elle se donne pour mission de réaliser en lieu et place du trait d'union, une liaison consubstantielle entre ses deux terres natales. Ingénieusement pensé, le plan adopté, tel qu'il se révélera à nous, lui est bel et bien profitable. Reste à savoir de quels types d'appuis a-t-elle tiré profit pour réaliser la plénitude de son être *francoalgérien*. Avant de nous livrer à cette analyse, nous croyons, compte tenu du chiffre deux qu'évoque le chiasme, devoir organiser notre travail en deux rendez-vous où il sera question de présenter dans un premier temps le couple Algérie-France, et dans un second temps le même couple mais dans le sens inverse.

## L'ALGÉRIE, MIROIR DE LA FRANCE

Comme mentionné antérieurement, par le recours au procédé du chiasme, la romancière tente d'engager, par le truchement de l'écriture, un contact rapproché entre ses deux pays d'origine. La contrainte, laquelle exige d'affranchir la liaison convoitée d'un simple rapport de proximité, appelle une jonction à la hauteur de ce qui est en jeu sous cette idée. Ainsi, pour éviter que les deux espaces ne soient uniquement en contiguïté, l'auteure déploie un procédé qui permet d'enchaîner l'un dans l'autre. Le télescopage des deux contrées s'effectue ici au moyen d'une rhétorique architecturale fondée sur une forme de superposition qui s'apparente au palimpseste. Rappelons que le palimpseste est à l'origine, « une feuille de papyrus ou un parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire dessus un nouveau texte. » (Du Souchet-Robert, 2) Ce détour par le palimpseste permettra d'atteindre deux objectifs complémentaires : donner épaisseur à un passé qui s'amenuise sous l'effet de l'étirement du temps et le fixer en capital culturel. En confiant à celle qui tient les rênes de la narration le soin de dire : « *Le Sud est son relais* » (M.M.P, p.15) l'auteure consent à présenter la France comme la source *palimpsestueuse* de l'Algérie. On le sait, ce jadis français qui niche toujours dans le giron de l'arrière-pays algérien continue par certains côtés à s'exposer sans fard sur le devant de la scène. C'est pourquoi, en se focalisant sur les aspects francisés de la vie algérienne, la narratrice ambitionne d'exhumer un passé filigrané qui fait corps avec le présent de cette terre dont le destin est irrévocablement impacté par ce vécu en commun. Ainsi, contrairement au pouvoir évocateur du palimpseste comme désir d'éradiquer les traces d'autrui, la relation en palimpseste que l'auteure tente d'établir vise davantage à marquer le lien qui rattache les deux pays. Quand la narratrice dit : « *L'Algérie est trop proche de la France. Comme traversée. Trop liée aussi.* » (G.M, p.161) ou quand elle énonce : « *Mes vacances d'été sont françaises. Je suis sur la terre algérienne.* » (G.M, p.18) on ne doute pas une seconde de son intention de rendre explicite la liaison indissoluble entre les deux cultures. D'ailleurs, c'est cette signification qu'attribue G.Genette (1982, quatrième de couverture) au terme de palimpseste : Un palimpseste, écrit-il, est un parchemin dont on gratté la

première inscription pour en tracer une autre, qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on peut y lire, par transparence, l'ancien sous le nouveau.

Au vu de cet enracinement culturel entretenu dans les coulisses de ces deux récits, il serait difficile de rejeter le mot « palimpseste » que nous employons ici délibérément. A ce propos, la présence côte à côte des deux adjectifs français/algérien mentionnés abondamment dans cette phrase: « *Je parle français. J'entends l'algérien. Mes vacances d'été sont françaises. Je suis sur la terre algérienne. Je cours sur le sable algérien.* » (G.M, p.18) est l'une des preuves irréfutables du désir de la narratrice de mêler indifféremment les deux sources qui ont abreuvé son être métis. Cela étant, ce qui devrait solliciter notre attention, pensons-nous, c'est la position qu'occupe cette langue qui ne semble pas souffrir, dans son pays d'accueil, de son statut de langue étrangère. L'environnement culturel dans lequel elle prend place lui est manifestement favorable. Il en émane l'idée d'une langue fortement inscrite dans le *hic et nunc* de la société algérienne. Bien entendu, cette assise culturelle dont le français bénéficie s'explique par son passé colonial. Cette langue a une histoire derrière elle et son statut d'antan a assuré sa pérennité et sa promotion dans les milieux francophones algériens. Aujourd'hui, on lui attribue même une valeur sociale, car outre le fait d'être une base d'unification linguistique, le français est aussi la langue de la modernité et de prestige. En somme, la langue française cohabite activement avec l'arabe et le berbère. Il va de soi qu'en situant l'usage linguistique à un niveau plus général: « *Il parle français. C'est un Algérien.* » » (G.M, p.43) la narratrice rend compte d'un état de territoire biculturel. Ce *il* sans référent précis est là pour remplir une seule fonction : offrir l'image d'un biculturalisme collectif. Dans cette phrase se dit en effet l'enchevêtrement de deux cultures qui entretiennent une relation serrée. S'exprimer en français dans un pays qui s'est imprégné pendant plus d'un siècle de la culture française est tout à fait normal, avancerait-elle. Cela ne choque personne pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu de véritable séparation entre les deux pays. De leur cohabitation, l'Algérie n'est pas sortie indemne : bon gré, malgré, antagoniste ou alliée, elle est sans conteste le dépositaire d'un héritage culturel français. Ce qui attire l'attention dans cette approche de Nina Bouraoui, c'est cette envie de donner à sa narratrice une patrie hybride où elle pourra se vivre enracinée dans les valeurs que les deux cultures ont en partage.

On peut dire, outre l'accent mis sur les bienfaits d'une identité de synthèse, qu'en se faisant l'apôtre d'une Algérie « métisse », l'auteure met un terme à la question si désobligeante de « sont-ils d'ici ou de là-bas ? » Etant elle-même une franco-algérienne, on comprend sa hantise de nous faire admettre la consubstantialité de ce que nous avons l'habitude de concevoir comme opposés. La rationalité se voit donc contrainte de reconnaître ce legs français comme faisant partie intégrante d'une réalité malheureusement endolorie par l'histoire même de ce legs.

On l'aura compris, l'auteure n'envisage pas seulement de faire dialoguer ses deux cultures mais de rappeler une certitude : que l'Algérie est érigée, bien que le mot soit âpre, sur un fond fondamentalement français. Et bien sûr, qui a-t-il de plus fondamental que le paramètre linguistique? Il nous faut convenir par ailleurs

que derrière le choix du code linguistique il y a un sentiment d'appartenance ou de désir d'appartenance à un groupe de référence, en l'occurrence la société française : en s'appropriant le code français, l'Algérien, volontairement ou non, exprime son attachement à un héritage qui nous en dit beaucoup sur la situation présente du pays. Cet énoncé, d'où affleure de toute part l'adjectif *français*, exprime cette cohabitation clairement en ce qu'il met l'emphase sur l'omniprésence de cette culture occidentale qui tisse avec la culture locale une toile cohérente: «*Je vais à l'école française. Je vais au lycée français. Je vais à l'Alliance française. Je vais au Centre culturel français. La France est encore là, rapportée et réduite, en minorité.* » (G.M, p.18) ; «*Mes jours sont français, par l'école puis le lycée, par la langue employée* » (G.M, p.21) C'est du fruit de cette union qu'est né le ton euphorique connoté par la valeur sentimentale dont la préposition « avec » est chargée «*Je suis la France avec l'Algérie.* » (G.M, p.9) Ainsi pour conjurer la menace de l'entre-deux, la narratrice se sert de ce genre de formules comme on se sert d'une amulette magique. Placée donc sous le signe de la biculturalité, l'Algérie allégorise la rencontre harmonieuse des deux « moi » de la Métisse. En effet, dans cet espace où l'identité hybride n'est pas associée au vocabulaire de l'étrangeté, la possibilité d'affirmer son unité est loin d'être frappée de nullité. D'après elle, si elle s'y sent bien, c'est parce que le contexte algérien lui permet de faire être son côté français. Il lui permet, en d'autres termes, d'allier les deux identités auxquelles elle s'identifie. Evidemment, en puisant dans cet espace les indices de son altérité, la narratrice chasse la tristesse qu'engendre l'éloignement géographique et met le repli sur soi hors d'état de se réaliser. Inutile de le répéter, la conception bouraouienne de l'espace algérien, prêtée à la narratrice, est régie par une volonté aveugle de ne laisser aucun obstacle, de quelque nature qu'il soit, entraver son dessein : «*J'invente un autre monde* » (Garçon manqué, p.26) Or la logique métisse, si l'on considère le potentiel expressif de cet énoncé : «*On joue à la France.* » (G.M, p.9) compile à la fois fiction et réalité. Le fantasme est même tellement évident qu'il serait naïf de ne pas voir dans cette francisation adjugée à la l'Algérie le miracle à faire advenir.

Jusque là rien de ce que la narratrice autobiographique nous dit ne nous paraît déconcertant. Bien au contraire, sa peur de subir l'indifférence ou même le mépris de ses compatriotes algériens nous émeut profondément. Ne pas comprendre son mal-être, qui est aussi celui de tous les Métis, serait indécent de notre part. Seulement voilà, il semblerait que la narratrice ait une prédilection pour une Algérie placée sous les auspices de la France. On conviendra, nonobstant la sévérité de notre remarque, que ce passage est abrupt : «*C'est notre dernier Noël en Algérie. La fête des impies.* » (G.M, p.71) Cet énoncé d'où émane l'odeur de l'amertume nous force à regarder plus attentivement ce qui est tapi au creux de ce discours. Derrière cette déception se lit une pensée que notre entendement peine à saisir.

A vrai dire, ses propos, qui ne cessent d'annoncer son goût pour une Algérie française, nous portent presque à croire qu'elle se range du côté des assimilationnistes<sup>1</sup>:

---

1 Partisans de l'intégration de l'Algérie à la France.

« *L'Algérie est un pays d'Afrique. L'Algérie, département français.* » (G.M, p.116) C'est peut-être injuste de notre part d'avoir osé le penser puisque une telle position sera prêtée à celle que la narratrice représente. Néanmoins tout concourt à dire que, ramenée à son histoire française, l'Algérie est vue comme une province de l'Hexagone.

Enfin, si l'on tient compte du pouvoir allusif de ce passage, on serait portée à dire qu'elle est partisane par dépit: « *Dès 1970 la violence algérienne est dans la rue* » (G.M, p.39) Celle-ci en voyant sa terre revêtir l'habit funèbre, s'est sans doute hâtée d'afficher sa préférence pour une Algérie à la française : « *Du sucre. C'est ce qui manque ici. C'est le défaut de l'Algérie. Smarties, Carambar, Chocoletti (...) C'est une traque avant Noël (...) On invente. On fait des roses en papier crépon. Des bonhommes de neige en coton. Des sapins en feutre vert.* » (G.M, p.69/70) Pour conclure cette partie disons que derrière cette vision *palimpsestueuse* subtilement programmée, la romancière vise la mise en résonance de ses deux pays, la France et l'Algérie. Tout comme les personnages qu'elle invente, Nina Bouraoui se livre ici à un jeu resserré autour d'un besoin cathartique: en ouvrant l'espace algérien à l'altérité géographique française, la romancière s'essaie à résoudre le problème lié à l'éclatement de sa double identité. On peut dire que sa quête se résume essentiellement à créer un espace de synthèse où l'accomplissement de son être ne soit pas compromis.

## LA FRANCE, MIROIR DE L'ALGÉRIE

Après une première vision qui met en vedette la culture française au sein du territoire algérien, une seconde vision vient accomplir à son tour une fonction précise : faire émerger du cadre français certains aspects de la terre d'Algérie. On va donc assister dans cette deuxième partie à une sorte d'entrecroisement qui correspond à la quête de la narratrice de placer les deux pays dont elle est originaire dans un rapport de gémellité. Ainsi, après avoir francisé l'Algérie, elle va tenter de la faire vivre en algérianisant la France. Faire surgir du milieu environnemental français, la couleur locale de la terre quittée, telle est donc l'obsession d'une métisse ravagée par le besoin de réunir en une même entité ce que la géographie ne peut lui procurer.

Ici, la mise en rapport entre les deux contrées s'établit autour de similitudes paysagères qui recréent un cadre spatial en parfaite résonance avec la quête d'un espace *francoalgérien*. Ces similitudes sur lesquelles la romancière assoit sa stratégie fictionnelle ainsi que la primauté accordée aux sensations immédiates, font écho à ce procédé proustien que l'on nomme réminiscence. A ce sujet, il n'est sans doute pas inutile de s'arrêter sur la définition de ce concept que nous employons massivement dans les lignes subséquentes.

« Le terme "réminiscence", qui nous vient donc du latin *reminiscentia*, est utilisé dans le langage philosophique comme synonyme de "ressouvenir". La particule initiale "re" évoque ici une dimension d'éloignement, d'informations qui ont été oubliées depuis longtemps et dont il n'y a que de légères traces dans l'esprit [...] La réminiscence s'inscrit dans la réactualisation des anciens moments et dans la capacité à revenir vers une réalité à la fois antérieurs et intérieure en s'appuyant sur l'affectif. » (Peix, 164)

Prise au pied de la lettre, la réminiscence est synonyme de remémoration involontaire ou d'anamnèse dont l'effet « consiste en des surgissements inexplicables de souvenirs vagues, chargés d'une fécondité inépuisable, qui transcendent le temps. » (Perelli-Contos, 324) Pourtant, bien que ce phénomène ait un rapport avec le mode passif de l'apparition des souvenirs, nous sommes encline à dire, en vertu de ces passages: « *Souvent, je me dis que je fais tout pour reconstituer mon édifice sensuel, j'ai rapporté l'Algérie en France, j'ai rapporté sa douceur et sa violence* » (M.M.P, p. 189) ; : « *moi je ne m'intéresse qu'à ma vie, ma vie d'Alger; le parfum des fleurs, la lumière sur le sable, mon corps qui court vers la mer* » (Mes mauvaises pensées, p.51) que l'émergence du passé de la narratrice est liée à l'intervention de sa volonté. C'est son acharnement à ramener vers elle l'espace de son enfance qui nous a autorisé l'emploi du mot *obsession* cité plus haut. Donc, à l'instar de la mémoire involontaire du narrateur de *A la recherche du temps perdu*, la réminiscence provoque chez la narratrice bouraouienne des allers-retours entre des moments (passé/ présent) et des lieux (Algérie/France) décalés dans le temps et l'espace.

80

Pour faire rejoindre ses origines, la narratrice va tenter de gommer les lignes de partage spatio-temporelles en ouvrant l'espace français à son homologue algérien. Dans ce jeu de miroir, en se superposant à l'Algérie, la France fait voir un reflet d'elle-même identique à celui qui se reflète à travers elle. Cet énoncé : « *Le Nord sur le Sud.* » (G.M, p.57) nous semble assez révélateur de cette idée en ce qu'il exprime la matérialisation du métissage spatial. L'enjeu, on le voit, est de bâtir sur l'interaction de ces deux aires géographiques une sorte d'espace *jonctif* assurant l'unicité de l'identité métisse.

Sous la plume de Nina Bouraoui, cette relation intrinsèque entre éléments divergents est rendue possible par le jeu des réminiscences. Par son travail d'écriture, on le verra, la France fait sien l'environnement algérien.

Engagé comme catalyseur de réminiscences : « *Dans cette odeur algérienne qui revient comme par miracle à chaque printemps français.* » (G.M, p.189) le présent français tire de leur sommeil nombreux souvenirs révélateurs du rapport privilégié que la narratrice entretient encore avec la terre de sa tendre enfance. Dans ce passage, qui fait référence au premier

surgissement du passé, celle-ci emploie le terme de confusion pour exprimer l'étroite ressemblance l'ayant empêché de distinguer le côté-ci du côté-là: « *Je crois que tout commence là, dans une confusion des lieux, (M.M.P, p.15)* Transplantée en Occident, la culture orientale semble en effet occuper une place suzeraine sur le territoire français : « *De l'Orient dans la France* » (G.M, p.139) Cet attachement spatial qui tourne l'œil de la narratrice vers son passé se traduit quelques fois par des apparitions qui trouble son confort. Pourtant, on la sent tout à fait à son aise dans ce lointain. Il faut dire que tout est prétexte chez elle à faire aboutir ses deux appartenances à l'état de communion, quitte à ce que la fusion se fonde sur une trace douloureuse.

Force est de reconnaître que l'évènement qu'elle revit ici est de l'ordre de « Je l'ai échappé belle » : « *Tout commence dans la baie de Nice, le 17 août dernier, tout revient aussi, c'est mon corps dans la piscine de Zeralda, j'ai failli me noyer et je ne l'ai dit à personne, mon enfance repose sur ce secret* » (M.M.P, p.16) Or, malgré le caractère tragique du souvenir ressuscité, la joie de se retrouver dans les bras de celle qu'elle a laissée derrière elle semble plus importante que la péripétie elle-même. Le sémantisme de cet incident ne vaut peut-être pas non plus celui qu'on lui attribue habituellement. A ce propos, des critiques tels que Marianne Bossard expliquent que dans l'imaginaire de certains auteurs en quête identitaire, la noyade signifie « une re-naissance à la vie par la co-naissance de ses origines » (Bossard, 55)

Apparemment c'est le cas ici puisque la force de l'impression due à : « la transmutation du souvenir en une réalité directement sentie. » (Jean Sauteuil cité par J.Gonçalves, 61) semble la guérir de la blessure de l'éloignement qui hurle en elle. En témoigne ce passage d'où se dégage, compte tenu de la description favorable qu'on y lit, une idée maîtresse, celle d'un amour indéfectible à l'Algérie et ce malgré le spleen qui accompagne sa résurrection: « ... *le sud de la France que je découvre, l'Algérie qui revient par superposition d'images, la mer, la baie, les palmiers, les jeunes garçons qui sifflent sur la Promenade, ces yeux, les yeux de mon enfance. J'ai retrouvé mon paradis-les bains chauds et profonds, l'odeur des fleurs, la lumière rose-et j'ai retrouvé mon enfer : l'idée d'une force qui étouffe.* » (M.M.P, p.15)

Ainsi, produit sur commande ou de façon inopinée, partout où elle va le passé se fait présent : « *tout surgit devant moi, la mer, la montagne, la baie, le toit des maisons, tout m'encerclé et tout se fige.* » (M.M.P, p.208) Là où elle pose le pied, des images de son enfance bourgeonnent et colorent le sol français: « *je traverse le parc Monceau, l'herbe, les arbres, les manèges, les balançoires, les cris des enfants, ce décor-là me relie à l'Algérie* » (M.M.P, p.210) Et lorsque le désir du lointain atteint son apogée, ce qui est proche lui

paraît fade et laid : « à cause du bruit des voitures qui restera toujours le bruit de Paris, à l'opposé du silence algérien... » (*Mes mauvaises pensées*, p.170)

Corollairement, la France subit, sous l'effet de l'anamnèse, une image négative et se voit adjuger l'apparence d'une demeure ténébreuse où règne une atmosphère fort malsaine: « *Je pense que Rennes est une ville maudite ; je pense que je viens aussi d'ici, de la mort. Alger serait du côté de la vie...* » (*M.M.P.*, p.74) En subissant le reflet fantasmé du lieu rêvé, la ville française devient non seulement la réminiscence d'Alger : « *Nice a la force d'Alger.* » (*M.M.P.*, p.15) mais elle disparaît sous les traits imposants de celle-ci. Ce lieu réminiscent se défait donc sous l'influence d'un violent tremblement des coordonnées spatiales revêtant l'aspect paysager de son alter ego : « *il y a au loin Nice, notre ville sismique, qui cache une autre ville : Alger* » (*M.M.P.*, p.53) Ainsi, grâce au miracle de la mémoire, la narratrice revit son passé enseveli : « *Je retrouve l'odeur de cette terre avec l'Amie au Cap-Martin* » (*M.M.P.*, p.41) et voit les traces de sa vie enfantine remonter de leur abîme: « *la piscine du Cap-Ferrat(...) c'est une piscine d'eau, creusée dans les rochers, comme la piscine de Zeralda* » (*M.M.P.*, p.45)

82

Des traces indélébiles qui peuvent susciter lors de leur apparition une variété d'émotions allant de la tristesse : « *je ne sais pas définir mon état, mon état de tristesse* » (*M.M.P.*, p.225) à la félicité: « *Dans le métro (...) il y a ce joueur d'accordéon qui joue le Kazatchok, c'est Alger à nouveau : le soleil dans notre appartement, la mer, les montagnes noires de l'Atlas, la route de la corniche, les glaces italiennes du club des pins, la chambre de ma sœur... C'est cette superposition d'images qui entrent dans ma tête, c'est cette interférence, je suis rattrapée, je suis envahie, je suis dépassée* » (*M.M.P.*, p.17 / 18) La présence, dans cet exemple de l'allitération en [s], laquelle est soutenue par un rythme saccadé, traduit avec force les sentiments et les soupirs d'une âme languissante dont le seul rêve est de réunir dans un même lieu la France et l'Algérie : « *Il y a tant de sensualité sur ce rocher plate-forme, dans la terre rouge, sous l'eau chaude et profonde, dans l'odeur aussi, que je retrouve sur le petit chemin du Cap-Martin.* » (*M.M.P.*, p.189)

## CONCLUSION

Avant de mettre le point final à notre modeste analyse, rappelons que c'est pour valider l'hypothèse d'un lien entre la gestion de l'espace narratif et la crise identitaire que ce travail a été mené. Après avoir examiné cette relation sous le prisme du chiasme, nous pouvons dire que le procédé s'est avéré un facteur déterminant dans le croisement des deux espaces natals. Cela dit, espace et identité s'articulent différemment dans les deux récits.



Dans le cas de *Garçon manqué*, le rapprochement entre l'Algérie et la France s'est opéré par le biais du palimpseste dont l'enjeu est motivé par la capacité de l'héritage culturel et linguistique français à mettre les deux pays en correspondance. Dans *Mes mauvaises pensées*, la synergie spatiale entre la France et l'Algérie s'est matérialisée au moyen du procédé de la réminiscence. En effet, grâce à une série de similitudes environnementales, l'Algérie, à travers la surface du miroir français, s'est vue éclairée sous un nouveau jour.

On l'aura compris, la crise identitaire qui touche la narratrice des deux roman, à contenu ouvertement autobiographique, n'épargne pas l'auteure. Et sachant qu'elle n'écrit que pour s'appartenir, on pourrait dire que Nina Bouraoui a su assurer, bien que la solution soit illusoire, le passage d'espaces en opposition à espaces en synergie.

## BIBLIOGRAPHIE

BOSSARD, Marianne. 1999. *Chantal Chawaf*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, GA, 146 p., 22 mai 2014. [www.books.google.fr](http://www.books.google.fr)

CASSOU-NAGUERS, Pierre. 2003. « La définition du sujet dans Le visible et l'invisible ». *Merleau-Ponty aux frontières de l'invisible*, Mimesis Edizioni, 282 p., 11 mai 2014. [www.books.google.fr](http://www.books.google.fr)

DUPOND, Pascal. 2001. « Le vocabulaire de Merleau-Ponty », Ellipses, Paris, 64 p., 15 mai 2014. <http://s3.e-monsite.com/2011/02/24/09/Le-Vocabulaire-Merleau-Ponty.pdf>

DU SOUCHET-ROBERT, Maryse. 2002. « L'aquagraphie, palimpseste de la mémoire et initiation au langage poétique », 6 p., 15 mai 2014. [http://www.aquagraphie-ecriture.fr/aqua\\_articles/fof.pdf](http://www.aquagraphie-ecriture.fr/aqua_articles/fof.pdf)

GENETTE, Gerard. 1982. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, Paris, 472 p.

GONÇALVES, Jediel. 2010. *Marcel Proust : quand écrire, c'est peindre*. 124 p. 20 mai 2014. [www.books.google.fr](http://www.books.google.fr)

LAPLANTINE, François et NOUSS, Alexis. 1997. *Le métissage*, coll. Dominos, Flammarion, Paris, 127p.

MONTANDON, Alain. 2004. « Préface ». *Métissage littéraires*, Saint Etienne, PU de Saint Etienne, p.7-10. 13 mai 2014. [www.books.google.fr](http://www.books.google.fr)

PEIX, Richard. 2009. « Réminiscence : une philosophie du soin ». *NPG Neurologie-Psychiatrie-Gériatrie*, n° 9, p.163-165.

PERELLI-CONTOS, Irène.1988-1989. « Le discours de l'orange ». *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, n°5-6, p.319-326. 11 mai 2014.  
<http://id.erudit.org/iderudit/041081ar>